

PEF

Tendre an déjà!



À l'usage de tous ceux qui, il y a trente ans et depuis,
ont découvert la belle lisse poire du prince de Motordu
et ne sauraient la quitter sans prendre de mes nouvelles...

PEF

Tendre an
déjà!



Anguille de préface



Tendre an, déjà, que celui de ce trentième anniversaire. Et mouvante entreprise que de parler de son père, surtout quand on naît enfant de papier. Venu d'un lointain souvenir d'en France, j'ai grandi sans idée de mon avenir.

Croyant bien faire, l'auteur de mes jours m'a imposé ce métier d'amuseur public, choisi mes aventures fumantes et même ma flamme qui fut aussi mon institutrice, lui inventant, pour me flatter, ce titre de princesse des écoles.

Parlant tordu par pur caprice de mon père, je n'ai fait aucun progrès chez l'orthophoniste qui, pour calmer ses impatients patients, m'a présenté à eux comme un individu tout à fait normal et bien dans sa peau de fleurs de lys princières.

Mon père m'a poussé à contaminer toute ma famille, nous plongeant tous dans le monde de son imagination et prétendant, pour nous rassurer, que les tordus ont tous les droits.

Cependant, litre après litre, j'ai pris de la bouteille et acquis quelque sagesse. Le temps de ma naissance est bien loin où on me trouva un peu gauche mais tellement gros guignol et si désarmant dans ma façon de m'exprimer.

Et puis il y a vous, mes chers lecteurs, auxquels mon père n'avait pas pensé. Parler tordu fut, heureusement pour vous,

une gentille maladie d'enfance comme l'avare missel ou les la star latine. Je sais que de telles affections infantiles peuvent laisser des écuelles, ça passe ou ça trace, mais je ne connais personne qui en ait sous verre tout au long de sa vie.

Mon père serait-il donc exemplaire mais seulement pour les autres ? Ceci dit sans vouloir le blesser. Je ne le pense donc pas. Il arrive toutefois que nous nous disputions :

– Quoi, me crie-t-il de temps à autre, tu as tendres ans ans et tu vis toujours chez moi ?

Je connais la parade de son cirque et lui réponds à travers la porte sans m'emporter :

– N'oublie jamais, Papa, que c'est moi qui te fais vivre !

C'est un peu inexact. Vous y êtes pour quelque chose, chers tordus. Disons qu'en termes d'ancienne monnaie royale, vous m'octroyez, chaque année, une rente de plusieurs milliers de livres.

J'habite donc je ne sais où, un peu partout, chez vous, à l'école, à la bibliothèque, à la fois partout et nulle part. Je suis donc un sans domicile fixe, ce qui est un comble pour un prince.

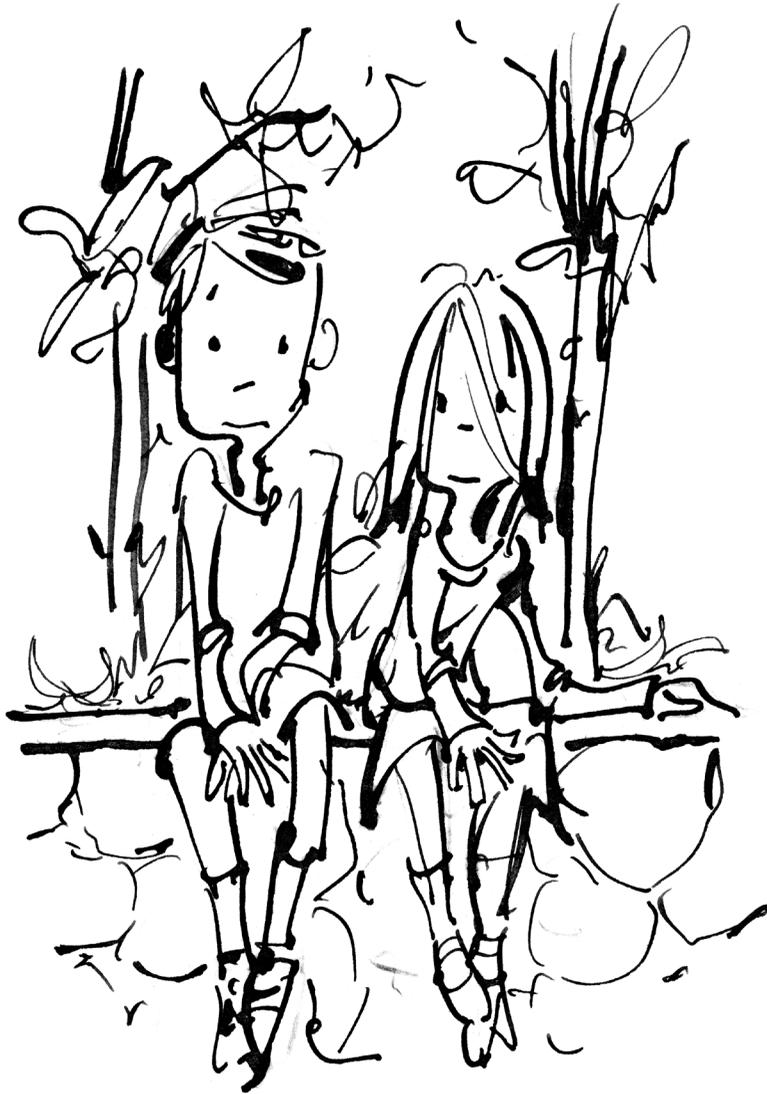
MOTORDU

Je me souviens...

*des traces de l'éponge sur le tableau,
des volutes de craie dissoutes en nuages,
de l'effacement des conjugaisons et des problèmes.
Comme la mer ayant passé sa main sur le sable,
alors que je n'avais jamais vu une vague de ma vie.
Le soir, je m'asseyais à l'une des tables désertées,
à la fois premier et dernier de la classe,
et j'écoutais le silence revenu en maître d'école.
Il y avait de l'Église dans ce lieu et toutes les odeurs
d'un petit peuple à poux.*

Un filage de pierre

1947



J'

ai, en gros, plutôt en mince, puisqu'on m'appelle « Fesse-de-rat », sept ou huit ans. Il n'y a plus de guerre autour de moi. Nous habitons un village de Seine-et-Oise, ce département où, à cette date, je n'avais jamais vu couler ni la Seine ni l'Oise. On l'appelle aujourd'hui les Yvelines, petites rivières, issues de forêts gorgées d'eau, mais auxquelles personne ne prête la moindre attention. Un village minuscule, à une seule rue, nommé Vieille-Église. Rien d'original, toutes les églises sont vieilles. Celle-ci est en face de l'école. J'ai la terreur de la pompe municipale cachée dans un recoin de mur. Les rayons métalliques et spiralés de sa grande roue lui donnent une allure de pieuvre. C'est une pompe à eau non potable, mais des lettres s'étant effacées, il n'en reste que quelques-unes qui me la font baptiser « pompanopota ».

On boit beaucoup, et pas que de l'eau potable ou non, dans ce village parfois inondé de chevaux, de belles dames et de beaux messieurs en rouge et noir, s'en allant en fanfare chasser à courre en la toute proche forêt de Rambouillet.

Chaque soir, mon frère et moi allons chercher du lait tiède, tout au bout de la rue devenue route, à la ferme des Belges. On nous y regarde avec des yeux de buse. On nous prend l'argent avant de nous remplir la timbale que nous laissons refroidir sur le chemin du retour en la balançant dans la nuit.

Les Belges de cette ferme méprisent notre mère. Certes, elle apprend à lire à leurs enfants blonds et joufflus mais ils supposent que, comme tous les fonctionnaires, elle est à l'abri d'un destin de betterave.

Ma mère est triste. Sa sœur est morte dans un bombardement, pas loin de l'endroit où nous habitons avant. Dans un autre village, au sud de la France.

Là-bas, il y a beaucoup de soleil, des cigales crécellantes et comme des airs de chansons dans la voix des gens. Mon papa, lui aussi enseignant, aime beaucoup le théâtre. Tellement, tellement, que des gens lui ont demandé de venir travailler à Paris.

Ici, il n'y a plus de cigales. Après la perte de sa sœur, ma mère nous en offre une, toute petite. Mais elle est toujours triste et mon père, très en colère qu'elle le soit. Il crie, il crie, il avertit que les vitres vont trembler. Je pense qu'un peu de la guerre est resté ici, dans ce village sans soleil où il ne passe plus de bombardiers. À cause de mon père, le dernier bombardier de la guerre. Chaque matin, il part sur sa moto. Chaque soir, il revient. Et ma mère est encore triste. Pour elle, la guerre continue, cette guerre qu'on aurait dû mettre en prison.

J'entends les disputes, de loin, en lisant *Babar* en noir et blanc et les aventures de *Cigalou*, un livre écrit et dessiné par un castor papa mais, sur la couverture, on l'appelle le Père Castor. Je joue avec de vieilles prises électriques qui font d'excellents canons. Dans les trésors poussiéreux de l'école, je prélève des soldats de plomb confisqués qui ont perdu

leur peinture ou une jambe dans des bagarres d'écoliers.

Le curé aussi boit. Le jeudi, il arrive par la route des Belges, zigzagant de tout son vélo à voile de soutane. Comme moi, Hélène, la Polonaise aux lèvres fines, ne va pas au catéchisme. Nous regardons les copains engloutir leur jeudi dans les mystères frais de la religion.

Assis sur le haut mur d'enceinte de l'école nous dépiautons les feuilles d'un marronnier d'automne pour en faire des bijoux. Nous faisons fortune. L'arbre est notre maison, une maison sans vitres, ce qui ne m'empêche pas d'imiter mon père en criant sur Hélène. Elle pleure et cache ses cheveux dans ses mains de bijoutière.

La nuit tombe sur le village. Depuis trop longtemps ma mère est partie sur sa bicyclette. La route de sa disparition va au-delà de la ferme des Belges, au moins jusqu'au bout du monde. Mes yeux embués de larmes font danser la ligne droite que l'obscurité gomme lentement. Je guette la lumière hésitante d'un phare de vélo mais d'autres lueurs surgissent par paires. Un convoi militaire gronde et s'étire. Ils ont tué ma maman. Je ne me souviens pas de son retour, seulement de mes larmes au bord du soir.

Le lendemain, comme chaque matin, ma mère a trop de choses à faire. Nous préparer tous les trois, organiser la journée de sa classe unique composée de tout-petits, de moins petits et de presque grands, et s'enfuir aussi dans les affaires de la mairie dont elle fait office de secrétaire.

J'enfile ma blouse grise et mes manchettes noires contre les dégâts de l'encre. Sous la blouse, bien exposés aux égratignures du froid, deux genoux roses et, aux pieds, des galoches de bois verni. Petit Pierrot avant que d'être Pierre, je passe sous les hautes fenêtres grises aux parements de briques. Dans ma main gauche, la clef de la grille de l'école. Je suis

un des plus petits de la classe. Les autres, filles et garçons, m'attendent dans la rue, impatients de pénétrer dans l'école, de jouer à la corde à sauter, aux billes ou à la marelle. Ils appellent, ils demandent :

– Alors, c'est ouvert ?

Bien plus tard, devenu un grand à moustaches, je joue le portier, dans *Macbeth* :

« Pan, pan, pan, jamais la paix ! J'aurais voulu introduire tout le beau monde qui s'en va dans la route fleurie, jusqu'à la flambée éternelle. »

En attendant ces belles paroles, chaque matin, je crie plus simplement :

– Voilà, voilà, j'arrive !

Un jour me vient soudain une autre réponse à ce *c'est ouvert ?* :

– Non, c'est tout bleu !

/12/

Mon public embraye en sourires, en rires, en exclamations. Je regarde, je savoure. Mon premier jeu de mots, marqué par son accueil de rigolade, fait de moi le roi d'un petit monde. Toujours un matin. De mon lit, j'entends des cris. Je pense au feu de la guerre. Cette voix qui hurle :

– Il y a un loyer dans la mare !

Pourquoi tant de bruit ? Pour un bout de papier dans l'eau ?

Ma mère entrouvre la porte :

– N'aie pas peur, Pierrot...

– Je n'ai pas peur, j'ai bien entendu qu'il y avait un loyer dans la mare !

– Mais non, un noyé. Un monsieur qui avait trop bu, mais sûrement pas assez, est tombé dans la mare.

– Et il s'est noyé. Alors, j'avais mal entendu ?

De ces deux bouts d'histoire, je ne retiens longtemps que le premier. J'en étais le héros. Quant au second, la simple victime d'un malentendu.

Trente ans plus tard, ma fille Elsa me demande la permission de sortir :

– Oui, mais ferme bien la porte. Fait froid, dehors.

– D'accord, Papa, je te promets de bien fermer la porte !

Le même âge, la même gourmandise de jouer avec les mots et encore une histoire de porte ouverte sur la récréation des mots !

/13/



Bulletin de naissance



L'après-midi même, j'écris l'histoire du roi Kesketudi, dans une langue étrange, tordue par ce personnage habitant un chapeau et jouant aux poules de neige.

En relisant mon brouillon, je m'aperçois qu'il ne s'agit pas de mots mal entendus, ni d'une histoire peu charitable envers les déficients auditifs. Et puis ce nom de Kesketudi a une consonnance un peu basque.

Je corrige. Plus question de roi mais d'un personnage par nature pas trop éloigné des rives de l'enfance. Le soir même sont donnés le nom et le rang. Il sera « Motordu », et prince, de surcroît.

Je porte mon manuscrit chez Gallimard Jeunesse, à l'intention de Pierre Marchand, que je ne connais pas encore. Un an s'écoule. Parfois, en visite clandestine de son bureau fort encombré de nombreux manuscrits, je tire le mien de dessous la pile et le fais revenir à la surface. Pas de réponse pour autant. Dévoré par l'impatience, je décide de rafraîchir la mémoire du Grand Timonier en lui écrivant une lettre. J'en brûle le contour à la flamme d'une bougie pour en authentifier l'ancienneté séculaire :

« Cher Pierre Marchand, nous avons rendez-vous le 13 mai 1610, mais, suite à l'assassinat d'Henri IV, nous avons décidé de reporter notre rencontre au 13 juillet 1789 pour avoir le temps nécessaire pour parler de mon humble proposition. La prise de la Bastille et vos ennuis sous la Terreur (j'ignorais totalement son origine vendéenne et son passage chez les Jésuites !) m'ont incité à décaler cette date pour celle du 13 mars 2010. Pourriez-vous vous trouver ce jour-là au coin de la nébuleuse d'Andromède, face au bar-tabac de la planète Bzouic ? »

Le surlendemain, Pierre Marchand me téléphone, désireux de me rencontrer. Ma lettre l'avait fait rire. Il lit le manuscrit. Je l'illustre en quinze jours. Et nous devenons les meilleurs amis du monde.

Quinze jours, c'est peu :

– Comment esse-que tu fais pour faire tous les dessins pareils ?

Cette question revient toujours. Comme les vagues. Mieux vaudrait la poser différemment :

– Comment tu fais pour faire des dessins pareils ?

Motordu est mon premier « héros » de livre de jeunesse. Mais j'ai derrière moi, à l'époque une vingtaine d'années de pratique de bande dessinée, genre qu'un jour je décide de fuir, mon dessin s'avouant claustrophobe de case en case et ma parole homéopathiquement réduite à l'état de bulles plus ou moins effervescentes.

Mais les clichés ont la vie dure. Quand j'explique que je fais des livres pour les enfants, on répond souvent :

– Ah oui, des BD ! Alors, vous devez aller à Angoulême !

– Non, pas du tout.

Invité à une émission de télévision libanaise, en direct, l'animateur, lui aussi, s'obstine à me bédéfier :

– Alors, Pef, bienvenue à Beyrouth où vous présentez vos BD à nos jeunes enfants...

– Excusez-moi, il s'agit d'histoires sous forme de livres. Avec des illustrations.

– Très bien. Ce sont des BD historiques, comiques, documentaires ?

– Non, ce sont des albums. Certains font de la BD. Moi, des albums.

– La BD est à la mode. Les vôtres...

Je me laisse glisser de mon siège pour atterrir aux pieds de l'animateur. Je lui arrache une de ses chaussures et la lui tends sous le nez :

– Et ça, c'est quoi ?

– Euh, une chaussure, bredouille-t-il.

– Nous sommes d'accord. Chaque chose a un nom. Mes livres ont un genre. Celui de l'album.

– À l'écran de contrôle, l'image tressaute. Le cadreur est pris d'un fou rire qui gagne toute l'équipe, sauf l'animateur, évidemment.

Libéré des contraintes des bulles et des cases, je fais à peu près n'importe quoi dans l'immense domaine de la feuille de papier.

Justement, ses papiers, il serait bon de les lui demander, au prince. Dans *La belle lisse poire*, on ne le reconnaît pas d'un dessin à l'autre. Soit plus petit, soit plus gras, empruntant à Pinocchio son effet de nez à rallonge, avec ou sans grosse tête, il traverse son histoire en se moquant totalement du paraître, du style et des bonnes manières. Preuve s'il en est qu'il est bien de moi, ce petit, comme on dit dans le Midi.

Pourquoi m'a-t-il fallu affubler Motordu du titre de prince ? Depuis toujours je déteste les rois dont on sût me persuader qu'ils furent des maux nécessaires, des chefs unificateurs,

Scène obscure

des scelleurs de traces, ô combien dorées, de flamboyants amis des arts et des sciences, pendant que les simples gens n'avaient à laisser dans l'Histoire que la misère, la famine et les cadavres de leurs petits.

Peut-être, dans mes premières années de vie, la lecture, oui, la lecture, des dessins de Gustave Doré m'avait-elle marqué, avec ses rois de gravure au ventre rebondi sous des habits précieux cousus de pierres scintillantes.

Passage obligé ? Non, pied de nez, puisque mon prince à moi, n'étant pas encore roi, peut se la jouer cool. Habillé d'une chemise verte à pois noirs, d'un jean à revers noué par une ficelle, un nœud bien placé, marque de mâlitude, et de chaussures de sport à bandes républicaines tricolores.

Et que je t'enveloppe tout ça d'un vieux rideau à pompons faisant office de cape prenant l'air de partout. Un prince déguisé mais, selon Shakespeare, celui qui est déguisé est enfin vraiment lui-même.

Quant à cette chevelure rousse, pleine de la caresse du vent, c'est la mienne, l'ex-voto capillaire de mes étés primaux et lumineux quand, sur le crâne en friche d'une colline bourguignonne, je gardais les vaches avec mes copains, jouant aux dés à qui seraient les maquisards et qui les Allemands.



Héritage paternel, mon enfance reste à jamais théâtralement baignée de reines, de rois ou d'empereurs aux destins déchirés inondant les planches de drames sanglants. Motordu, votre prénom ? Charles-Édouard, Henri, Louis ? Ah bon, pas de prénom. En sait-on davantage sur Oreste, Hamlet, ces éternels sans-papiers de luxe ? Motordu les a rejoints, dans un autre registre de langage. Ah, ce n'est pas tout à fait comme dans Andromaque :

– Me cherchiez-vous, Madame, un espoir si charmant me serait-il permis ?

– Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.

Entendez-vous en coulisses le prince de Motordu se taper sur les cuisses :

– Meuh cherchiez-vous, madame... nananère, nananère... je paissais, nanan ère... jusqu'au pieu où l'on garde mon fils.

Ah ! Racine, mon bon Jeannot, faut pas m'en vouloir. Déjà, en cinquième, je l'avais réécrite, la fin de ton Andromaque. Marre de ces tueries, marre du destin en festin de meurtres vengeurs. C'était donc ça, la vie ?

J'avais surpris, en 1944, sous un immense platane et mes yeux incompréhensifs, des Andromaque de mon village tondues et croigammées à la peinture au minium en pot de vengeance. Sept ans plus tard, je rejoins sans le savoir les



scénaristes de Hollywood, reboutiquant les dernières bobines de leur film en *happy end* style « rêve américain ».

Je suis donc en cinquième. J'étudie Andromaque. Je retisse la toile, faisant d'Oreste le frère d'Hermione, et débarquer sur une plage le bel Hector, non pas mort comme tout le monde le croyait mais miraculeusement enlevé par des barbaresques. Tchao, Scapin ! Et on chante et on danse, on s'amuse comme des fous en alexandrins bricolés dont la lecture au milieu d'un cercle de copains suscite des rires de Guignol.

La prof de français me tombe dessus, m'arrache ce texte, le parcourt de ses gros yeux de vache à lunettes, rougit, pâlit puis, d'un doigt tragique, me montre le chemin de la permanence, ma prison dorée où j'aime retrouver une pionne qui me parle avec amour de l'aviation et, plus précisément, de ses vols en planeur.

On ne touche pas aux statues. Deux heures de colle.

/21/

Le surgé hoche la tête :

– Hum, motif scabreux, non ?

Ce mot devient mon ennemi personnel. On ne se cause plus depuis soixante ans.



Taiant...! Taiant...! Taiant...!

Dans un livre très sérieux, *La langue française est-elle fasciste ?* paru il y a une dizaine d'années, son auteur, une universitaire, me tape sur les doigts. Elle souligne mon irrespect à l'égard des règles linguistiques ou scolaires et écrit :

« Il s'agit de "tordre" aussi les anciennes "morales" que l'école publique, laïque et obligatoire faisait mensongèrement apprendre aux écoliers. Les lettres, la culture, masquent un monde social marqué par la domination. On ne sait pas du reste quel bénéfice le prince de Motordu retire de son apprentissage scolaire. »

Je repense au témoignage d'une mère m'apprenant que sa fille devait à la lecture funeste de *La belle lisse poire* d'avoir fait Sciences-Po.

Et notre universitaire de conclure plus loin :

« Nous serions mal venus d'en vouloir à tous les jeunes pour qui Oussama Ben Laden sera devenu, en l'espace d'une heure, le nouveau héros sans mots de l'épopée hollywoodienne du monde moderne, ni nous étonner si ces mêmes jeunes ne votent pas moins que leurs aînés, entre le jeu et la rage, pour un certain Jean-Marie Le Pen. Car tout ceci, comme l'orthographe qui tue, ne pourrait être, au fond, qu'une gigantesque blague couplée à une gigantesque affaire de mort.»



Refusant qu'une salle à manger soit transformée en salle à danger, l'auteur du livre m'écrit qu'elle tient à ce que le mot danger soit intouchable et considéré avec le plus grand respect.

Elle ignore que, depuis la parution de mon livre, je m'emploie à souligner que le prince ne peut intervenir en classe que lorsque le langage et son écriture sont bien installés. On n'apprend pas à faire du vélo avec des pneus à plat, cela paraît évident. Lorsque je raconte mon histoire à des élèves qui la connaîtraient mal, ils corrigent en chœur le moindre de mes dérapages.

– Motordu habitait un magnifique chapeau...

– Non, hurlent mes auditeurs, un magnifique château.

Quand on en appelle à la soumission aux mots coulés dans un bronze définitif, on ne peut ignorer combien de crimes ont été commis au nom de certains d'entre eux :

«Allons enfants de la patrie... l'étendard sanglant est levé...»

Ce chant est connu. Mais entend-on, sur un autre champ, dit de bataille, les cris des blessés, avec ou sans étendard, appelant leur mère ? Et, à tout bout de champ, de bataille ou non, on chante la France comme pays des Droits de l'homme. Quels droits ? Pour quel homme ? Quand ? Comment ? Et avec quels mots ?

Ils ont tout mon amour, les mots. Tous les mots. Ils sont mes albums inépuisables d'images. Depuis tout petit, je possède bel et bien le mot ruisseau. Il m'accompagnera pour le reste de ma vie. Il est là, chez moi, toujours disponible à faire son métier de mot : nourrisseur d'imaginaire.

Je l'entends. Le ruisseau. Ru, eau. La rue de l'eau et, en son milieu, ce *iss*, ce «hisse» chanteur, bruiteur du flot, presque pluie, se heurtant, contournant, chutant, se brisant en bulles

coureuses de rus, en cheveux perruquant les cailloux. Il est tordu de naissance, ce mot-là, cassé, aplati, recassé, recasé, toujours aussi frais. De nulle part il sourd, mais, jamais muet, passe et disparaît, telle une petite souris, tel un sourisseau qui sourit, rit de mes mains qui veulent le saisir avant qu'il ne s'allonge sur la civière de la rivière. Laquelle l'ajoute à sa collection mais le cache jalousement. Toute une foule coule, moulée en sangs d'eaux mêlées qui jamais plus ne roucoulent. Pas un mot ne m'en veut pour autant. À un chapeau, lassé de la tête de son maître et du vent qui le fait rouler sur le trottoir crottoir, j'offre, moi, une vie de château. Château qui, à son tour, me doit de devenir un chapeau, histoire de saluer les belles filles qu'il croise ou de voler au vent d'une légèreté nouvelle et provisoire.

Les mots sont comme les mômes, ils ont besoin de récréation.



Un même incorrigible



Chacun sait que le prince de Motordu s'exprime autant par le dessin que par l'écrit. La loi du genre, celui de la littérature de jeunesse, m'impose ce double discours tant il vrai que, si l'écriture est faite de lettres dessinées, le dessin est lui-même une écriture, une écriture sauvage tout aussi déchiffrable par le lecteur. Cet impeccable propos théorique ne tient évidemment aucun compte du fait que je n'ai jamais appris à dessiner. Tel un enfant apprend à marcher en marchant, j'ai avancé en dessinant, en m'amusant, tenant à me surprendre à chaque instant, par pur plaisir, sans me perdre dans trop de brouillons successifs. Fait-on des brouillons quand on parle ?

Du coup, il existe entre mon texte et mes images, mises en couleurs par Geneviève, mon épouse, un climat de franche camaraderie épatant, sans épate. Mon dessin est lui aussi tordu, ignore la perspective, néglige toute règle académique. Mais mon prince ne s'y perd jamais, il le patrache, gambadant d'un troupeau de bâches à une cabane téléphonique, sous le frémissement de crapauds tricolores. Il tient la vedette de l'image, hume la folle représentation d'un monde qu'il est en train d'inventer.

Son jeu de page, et non son jeu de scène, est celui d'un môme incorrigible, né d'un crayon initiateur de toutes ses errances. Un prince, fils de S. Thomas de Motordu, duc de son état, se doit de visiter ses provinces. Celles de Motordu vont très vite s'étendre au-delà de ma Bourgogne natale.

Pierre Marchand, toujours aux fourneaux de Gallimard Jeunesse, m'accompagne un jour en Suisse. Nous sommes dans la voiture-bar d'un TGV s'appliquant à suivre l'ancienne voie romaine appelée aussi la route de l'étain qui, à cet instant précis, franchit la Grosne, ma rivière au bord de laquelle, en mes années d'enfance, je pêchois le goujon...

S'adressant aux joyeux drilles de sa suite éditoriale, Pierre fait un geste large et déclare solennellement :

– Ici, d'un horizon à l'autre, se déploient, comme bannières au vent, les terres du prince de Motordu !

Une fois de plus, il avait vu juste. Et, m'adoubant d'un verre de whisky, d'ajouter :

– Il ne tient qu'à toi, cher Pef d'en conquérir tous les horizons !

Tout juste six cents ans plus tôt, très exactement, Philippe le Hardi passe lui aussi par là, prélevant pour ses frais de bouche quotidiens pas moins de six bœufs gras, trente veaux, sept cents poules, cinquante lapereaux, deux cents pigeons, trois mille œufs, trente charrettes de gros bois, quatre de charbon et, pour chaque jour maigre, cent brochets, sept cent carpes, deux mille anguilles et quantités de brèmes et deux cents livres de bougies pour éclairer la nuit.

Je ne compte pas la vaisselle en or et en argent dont, faute de moyens, tout de même, il faut procéder à l'achat sous forme d'impôt asséné sur les habitants des alentours.

De la connaissance ancienne de ces faits rapportés approximativement par ma grand-mère dans mon plus

jeune âge, et certifiés beaucoup plus tard par la lecture de vieilles chroniques bourguignonnes, vient certainement l'accoutrement rebelle de Motordu et le menu de ses repas dominicaux offrant boulets rôtis, suisses de grenouilles et pattes fraîches à volonté.



La mère sans cesse renouvelée

/30/

Ma mère n'est en rien le modèle de la princesse Dézécolle. Elle était de petite taille. Quand mon père l'a connue, l'année du Front populaire, dans un congrès d'instituteurs, il pouvait lui pourprendre la taille de ses deux mains de géant. Façon Tristan envers Yseult. Née à Couches-les-Mines, d'une mère devenue, quelle coïncidence, sage-femme après la mort de son mari moissonné dans les champs de blé d'août 14, elle n'avait rien du blond burgonde. Son nez n'était pas si long et fort bien courbé que celui de la princesse mais, selon elle, un appendice ridicule et si retroussé qu'il pleuvait dedans. Et elle roulait les « r », ce qui, très longtemps, nous permit d'identifier sa voix au bout du fil téléphonique incertain et sans visage.

Mais elle se reconnaît dans cette image pieuse dégingolant du ciel de mon imagination. Dans les dernières années de sa vie, quand je l'emmène dans des rendez-vous médicaux entre asthme et arthrose, elle n'oublie jamais d'emmener avec elle la plus belle des cartes vitales : *La belle lisse poire...*



Ce laissez-passer de sa fierté amuse beaucoup les représentants de la Faculté :

– À propos, docteur, connaissez-vous le prince de Motordu ?

Entre tensiomètre et stéthoscope, l'autre, redevenant galopin, oublie les charges qui pèsent sur lui pour cause d'exercice amoral de la médecine au motif qu'il expédie ses clients à tour de bras.

– C'est mon fils qui l'a fait. C'est Pef...

La princesse Dézécolle, quant à elle, est une maîtresse-femme, plus grande que son élève de prince. Rien de plus normal. Mais rien de plus anormal qu'elle veuille l'épouser. Cela arrive rarement. On ne plaisante pas en détournant les mineurs de leur cour de récré. Mais on ne sait guère l'âge exact de Motordu. On a vu plus haut que ses papiers étaient loin d'être en règle.

/32/

Il y a donc de l'amour dans *La belle lisse poire*. De l'amour mais pas tout l'amour : un soupçon d'érotisme, un nez qui bande, des lolos de princesse dans les limites du genre.

Quand la mère du prince lui conseille de se marier en insistant notamment sur le fait qu'une future épouse pourrait lui raconter de belles lisses poires avant de s'endormir, le lecteur ne peut deviner précisément de quoi il peut bien s'agir.

J'écris pour les enfants, monsieur le commissaire, je mets entre parenthèses ce que les parents taisent.

Bien sûr, au fil de leurs aventures, Motordu et Dézécolle sont aperçus dans leur lit et devisent tendrement. Leurs lecteurs, devenus électeurs, ont aujourd'hui la trentaine...

Très spécialement pour eux, je donne dans le Toutamour et leur offre en bonus cette rêverie fantasmagorique :

Désormais en vacances, la princesse Dézécolle ne pouvait s'empêcher de penser à son prince. Une émotion jusqu'alors inconnue montait de sa poitrine. Elle s'approcha de son miroir, s'y regarda puis dégrafant sa robe, fit prendre l'air à ses deux pains généreux. La mie en était chaude autour des deux petits croûtons saillants :

– Regardez-moi, prince, murmura-t-elle. Ils sont à vous, et, par tous les seins, je gage qu'il n'y a point de meilleur goûter. Pour vous je me ferais bien boulangère aux pains frais devant, et miches toutes chaudes, bien moulées derrière. Ô, mon prince venu de cet étrange pays tordu, si vous vous allongiez sur mon nid aux bras de soie, je me ferais tout aussi bien votre élève et j'apprendrais votre langue entre mes lèvres. Qui plus est, n'oubliant aucunement mon vrai métier, je vous enseignerais ma géoravie intime, ma carte du prendre mon globe d'oreille. À vous de suivre mes côtes, de la douce Fes à Port-Ventre. Pour vous reposer de la traversée de la Hanche, je vous roulerais dans ma voile de mariée et, cherchant de mes bras de mère à venir la route d'épaules, je fondrais sur place de ce réchauffement climactif depuis les aurores, beau royal, jusqu'aux petits mutins de notre amour. Alors, il serait temps pour nous de nous endormir, ayant fait tous nos devoirs de mardi et flamme.

/33/

La princesse poussa un soupir, rajusta sa robe, embrassa son propre reflet et, soudain, fronça les sourcils :

Cet étourdi de prince a oublié de me rendre son livre de géographie. Excellente occasion pour moi de lui écrire...

Si je suis un peu le prince et que la présence de ma mère flotte dans la cape de Dézécolle, l'affaire se présente très mal. Je dis ça longtemps après coup. Il y a donc prescription.

Mais pourquoi maman? Parce que, dans les années cinquante du siècle dernier, elle apprend à lire à une cinquantaine d'enfants du cours dit préparatoire. Parce que, pour elle, la cloche de l'heure de la sortie ne signifie que la prolongation de l'apprentissage des gamines et gamins à la traîne. Tout comme la princesse Dézécolle fait faire des heures sup à mon tordu, lui précisant qu'on n'habite pas dans un papillon mais dans un pavillon.

Ne sachant pas nager, cette obstinée maman refuse les palmes académiques et paie son acharnement de plusieurs dépressions. Je vais souvent lui rendre visite dans divers hopitaux psychiatriques où je croise des Napoléon et des Charlotte Corday comme elle électrochoqués. Elle en a le regard vide, bégayant un désespoir incompris de ses trois enfants.

Petits élèves de son martyre, si vous l'apprenez, repensez aux hautes fenêtres derrière lesquelles la secouriste dévouée vous tricotait le bien écrire à l'encre violette.

Et pourtant, ma mère aime la vie. Donc les enfants. Dès que j'obtiens mon permis de conduire à bord d'une « Dauphine » (Ah, noblesse, quand tu nous tiens...!), je conduis la Traction familiale, une grosse bête noire comme on peut en voir à l'époque dans les films, celles des policiers poursuivant celles des gangsters. Ma mère, elle, ne conduit pas, mais traque inlassablement les gens qui maltraitent leurs enfants. À pied, c'était risqué. En voiture, avec moi au volant, elle peut se permettre de kidnapper les pauvres gosses de cette ville ouvrière de l'est de la région parisienne où nous avons emménagé après une seule année scolaire à Vieille-Église.

– Tiens-toi prrrêt, Pierrot, j'inventerrai une historre de docteurrr, je sortirai avec la gamine. Toi, tu te garres au coin de la rrrue, tu laisses le moteurr allumé. Dès que tu me vois, tu fonces, moi j'ouvrrre la porrrtièrrre arrièrrre, surrrtout, tu cales pas. Tu as bien comprrris ?

Oui. Mes paumes sont moites sur le volant derrière lequel je me ratatine. J'aperçois maman, des gens, une petite jeune fille. Ça gesticule. Les trous noirs des bouches s'ouvrent et se ferment, ma mère court, me rejoint. Première. Couinement des pignons. Ça y est. Fonce, Pierrot ! Tourne à droite, à gauche !

À la maison, la jeune Arlette, arrachée à toutes les violences, me regarde sans me voir. Le bleu de ses yeux donne sa petite chance à une autre vie.

Dehors, les usines mangent les hommes dont la sueur repart en fumée et des vélos vont et viennent dans les cris des paons annonciateurs de pluie.



Dans un mois, tu nous auras oubliés



Dès la parution de *La belle Lisse poire...*, par téléphonie experte ou par courrier rapide avec petits cœurs roses sur les enveloppes, me sont prodiguées de gentilles invitations en cours d'écoles et autres pépinières. Je me mets en route, avide de rencontrer des enfants dont je ne fais déjà plus partie depuis pas mal de temps, moi qui ai horreur des gosses car je ne peux pas m'en passer. Je retrouve l'odeur de la craie qui avait flotté autour de moi dans ma jeunesse et l'enfilade des porte-manteaux, colonne vertébrale fossile d'un dinosaure du niveau 2 de l'Humanité. Je retrouve les sonneries ou claquements de mains, signaux désespérants des fins de récré et autant de princesses des écoles, des demoiselles, des dames, les unes rougissantes, d'autres confuses, mais toujours divinement surprises par l'irruption du père d'un prince de papier dans la ruche brouillonne d'une classe. Je traverse une cour parsemée de cadeaux, de bobomobiles et de boules de neige sculptées en pâte à papier disposés en jeu de piste. Puis je serre des mains et, entre adultes, on se regarde le bout des chaussures. Mais déjà les enfants m'ont reconnu. Le vol de ces étourneaux se fait plus menaçant. On salue celui qui est moi et pas moi à la fois.

C'est vous, Pef ? (C'est donc bien moi), et l'enfant rebondit dans un cri à trois branches : c'est lui, c'est lui, c'est lui...

Un garçon survient, s'immobilise, cligne des yeux, me prend en photographie du regard. Puis un groupe de filles, épaule contre épaule, rient de tous leurs cheveux. Les petites mains roses, en boutons au bout de manches bien trop grandes...

– Voulez-vous un café ? Vous savez, on ne croyait pas que vous viendriez. Vous êtes trop connu. (N'exagérons rien.) Et ils vous attendent depuis si longtemps. (Silence...) Vous ne connaissiez pas la région ? (Oh, j'ai dû y passer. Comme beaucoup de gens. Peut-être même y ai-je acheté du jambon, sur la route des vacances.)

– Vous savez, c'est une si petite ville.

Moi, je dis que toutes les petites villes ne le sont que de loin et que, si on se recule, les grandes villes deviennent petites à leur tour. Alors...

– Je pense que nous ne nous reverrons jamais et que, dans un mois, tu nous auras oubliés, m'a chuchoté un jour une Jessica de hasard.

D'accord, Jessica, ma tête n'est pas assez vaste pour retenir tous les lieux. Sinon, une ville y pousserait, faite de classes superposées en immeubles. Mais chaque classe est une maison.

Ou une saison, dirait Motordu. Elle a son odeur, sa déco sous l'empreinte de la mater ou du paterfamili classe. Il s'y trouve presque toujours un globe terrestre, des dessins de feuilles d'automne au pochoir et, mais de moins en moins, l'armoire du fond. Aussi la date du jour au tableau non encore électronique, les photos d'un mardi gras, la chronologie depuis Solutré jusqu'aux premiers pas sur la lune, avec, quelque part, intercalée, l'année de ma naissance rajoutée au dernier moment au feutre rouge. La photo des correspondants sur

laquelle, détail important pour les enfants, manque Amina, malade ce jour-là. Des poésies illustrées, de Maurice Carême à Paul Fort ou Jacques Prévert, le texte d'une chanson de Steve Waring ou d'Anne Sylvestre, l'image du bébé de la maîtresse reproduite à la gouache en autant d'exemplaires qu'il y a d'élèves, deux ou trois fossiles orphelins, les restes éparpillés de bonshommes à tête de marron, une guirlande de papier découpé traversant l'espace en diagonale, un vieux transistor et sa minerve en élastiques, des feutres en quête d'hygrométrie dans une boîte de gâteaux secs, encore des images d'une sortie-poney, un titre de journal à propos du travail des enfants dans le monde, quelques vitraux et leur ossature cartonnée collée à la vitre par de petites boules de chewing-gum pédagogique, le dictionnaire des synonymes, le manteau de la maîtresse, vingt-huit brosses à dents disposées en rayons de soleil autour d'un slogan local imparable : « À belles dents, belles journées ! »

J'y ajoute, pour faire bonne mesure, les chaussures de l'inspecteur dévoré en mai 92 pour avoir eu le malheur de se pointer le lendemain d'un retour de classe-piranha, les boucles d'oreilles de la remplaçante pieusement conservées dans un bocal de formol étiqueté confiture d'abricots, le petit chat de Stéphanie empaillé par son oncle taxidermiste, un maillot de bain jamais réclamé depuis 1982 et le crayon de papier de Benoit Xérat devenu correspondant de *L'Écho du Centre*.

Mais le plus beau des classes est derrière les fenêtres. La leçon toujours renouvelée, l'espoir infini, le silence d'un rêve rampant le long du tronc d'un tilleul, l'arithmétique besogneuse des tuiles du toit d'une tour, un rideau de feuilles de saison et le ciel, ce ciel qui claque comme un coup de feu, les nuages en pâte à modeler, la pluie soudaine, les gouttes qui se rejoignent, s'empâtent et s'étirent en filet.

Je pense alors à Gianni Rodari et à ses questions lancées à l'adresse des enfants pour mieux les faire basculer dans le libertaire poétique :

- Pourquoi les moustaches ont des chats ?
- Pourquoi les feuilles ont des arbres ??
- Pourquoi les fenêtres ont des maisons ???

Et puis le vent, ce touche-à-tout qui ne connaît rien ni personne, la trajectoire d'un pigeon ou la signature d'une mouche étonnée par l'obstacle transparent du monde pris dans la glace.

Et, Jessica, le regard des enfants maintenu sous la ligne de flottaison de fenêtres calculée par une ancienne circulaire architecturale.

Je fais rentrer le monde extérieur dans la classe, je le tends sur cette assiette de papier qu'est *La belle lisse poire...* Je sers du Motordu. Il lui est posé des questions, on lui offre des dessins, on veut savoir si son papa est célèbre, on lui parle en mots tordus parfois géniaux, souvent alambiqués ou même carrément hasardeux, sinon écrabouillés.

Et je change de classe.

Et je demande un verre d'eau.

Et aussi le chemin des toilettes où je n'ai rien d'autre à faire que de m'y enfermer, de m'y cacher, épuisé, désespéré, maudissant les années qui me séparent de ces enfants et les kilomètres entre ici et ma maison, soupesant l'utilité de ma venue.

Ah oui, les prochains, là, ceux du CM 1, que m'écrivaient-ils donc dans leur lettre à mots en couleurs :

- On a appris que tu allais maltard vomir dans notre bricole primaire...

Non. Pas vomir, pas vomir, enfin, on le saura bientôt, ou maltard, comme ils disent.

Pour me consoler, je mastique en boucle cette réflexion de Pierre Étaix : « Pour un clown, pour Buster Keaton, pour Jerry Lewis, c'est le public qui compte, lui seul existe... »

Mais on gratte à la porte, on chuchote : « Il est là, je te dis qu'il est là ! »

Me faut-il rompre avec Motordu, voire le tuer, écouter ceux qui disent de passer à autre chose, que je ne pourrai jamais rien raconter de mieux que cette belle lisse poire ? Me faut-il perdre mon prince comme on perd un enfant ? Le laisser se dissoudre en se contentant de dire qu'il a bien vécu.

Non, ce serait me tuer moi-même, arracher un second cordon ombilical. J'ai perdu mon père, j'ai perdu ma mère, je ne veux pas perdre mon enfant de papier. Motordu est un peu moi, je ne peux me renier. Je ne sais même plus si c'est lui qui habite chez moi ou lui qui m'héberge. Je pense pour la dernière hypothèse. Je l'entends souvent me persuader de poursuivre autrement ma vie d'auteur :

- Même si, grâce à moi, tu connais un succès aux petits oignons, tu n'es pas obligé de te consacrer exclusivement à la relation de mon espèce de règne. On a trop vu ça, dans le passé. Tu es bien, chez moi, non ? Tu gagnes correctement ta vie. Je te fais voyager en pays d'enfances. Mais je sais que ton imaginaire ou ton engagement exigent que tu défriches de nouveaux territoires. Il y a tes poésies, de petits romans, ton récit poétique du « Soleil sur la langue », tes excursions dans les recoins écarlates des deux guerres mondiales, ton tandem avec Didier Daeninckx sur les persécutions et les exterminations des Juifs, ton trio avec Henriette Bichonnier et le monstre poilu. Et je ne parle pas de tout ce que tu as fait pour les droits de l'enfant avec Alain Serres. Les deux voies sont compatibles. Tu sais, comme disait Henry Miller, que j'ai lu dans ta bibliothèque bordélique où se côtoient *Trois Hommes dans un Bateau*,

la biographie d'Enzo Ferrari, ou Virage à 80 de ce même Miller: «Des généraux et des amiraux, on peut en faire quand on veut, où on veut, mais non des individus créateurs...»

Je sais, je sais. Si Motordu traversait le temps, le nôtre dans la plus pure des insouciances, je m'en voudrais de garder le silence sur les orages de l'Humanité. Les enfants eux-mêmes pourraient me le reprocher. Parfois ils m'interpellent, s'étonnent qu'un grand sérieux, sinon un grand chagrin entoure certains de mes livres.

Je ne suis ni le père de Mickey ni celui de Tintin, ni une marque fabriquant des mots tordus en grande série. Je pleure de chaque rire assassiné de par le monde. Ce serait bien trop facile de me dire que j'ai trouvé un truc, un filon et basta pour le reste.

/42/

Ce sont précisément les enfants qui m'ont montré le chemin quand j'étais journaliste pour jeunes lecteurs de presse, que je les ai reliés à l'immense champ opératoire des grands, à sa complexité, à sa noblesse et à toutes ses diversités. C'est ensuite, grâce à Motordu, que je les vois au pied de leurs caprices, de leurs rêves ou de la brutalité de toutes les violences.

Un jour, je suis fusillé par un enfant. À Djibouti, un petit morceau approximatif de la France dont la population est droguée à mi-temps par l'arrivée quotidienne d'un avion suivant l'itinéraire vert du kat éthiopien. Au fond brûlant de ce territoire où il suffit de plonger un œuf dans l'eau d'un lac pour l'en retirer dur, je passe encore une fois par la porte d'une école.

Nous parlons monstre poilu ou dragon dégoûtant car le cacaboudien est une langue universelle. Puis, sous l'effet d'un coup de bambou, j'ai l'idée de me faire tirer le portrait par les enfants. Je suis aussitôt mis en joue par le regard noir

d'un enfant de la terreur islamiste. La représentation d'un visage humain, même barbu sentait la charia, la fatwa, la mise à mort.

Je suis gracié par quelques mots d'arabe retenus lors de vacances tunisiennes. Ce gosse a dessiné ce qui lui plaisait, un oiseau, une bagnole, je ne sais plus. Je ne me suis pas éternisé. De loin, des gens jettent des pierres en direction de la voiture qui reprend le chemin de la capitale où des militaires aux bons salaires détruisent au bull les cartons de la misère qui poussent en bidonvilles de poussière flaqués de germes de choléra.

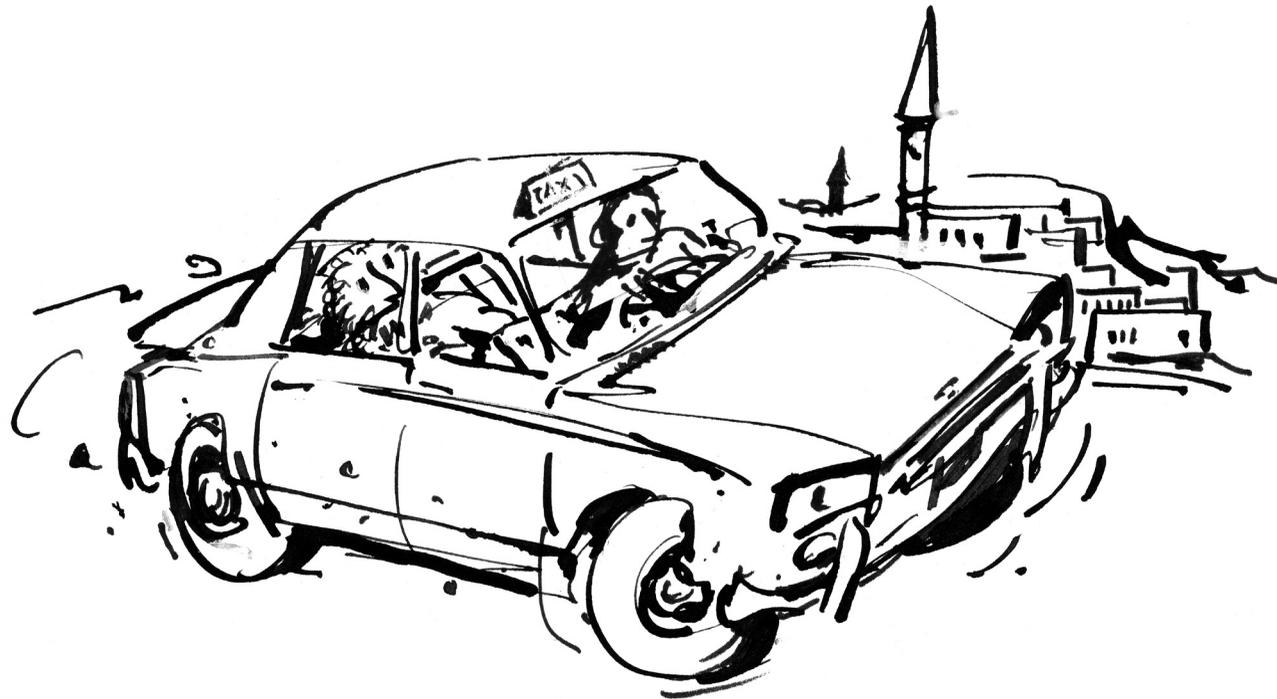
Très souvent je quitte ainsi mon habit d'auteur-illustrateur pour relater ici ou là de telles rencontres. Je parle en voyageur, en direct, éminemment crédible par les enfants.

Voilà ce que m'autorise, par faveur princière, mon héros soucieux de toutes les découvertes, qu'elles soient faites de mots déplacés à s'en tordre ou des maux tordus du monde.

/43/



Atlas but not at least



Inlassablement, le prince de Motordu continue à rajouter des pages à l'atlas de mes voyages.

Un taxi vient mourir le long d'un trottoir du Caire. Disons plutôt agoniser car il roule et fume encore. Son conducteur se penche. Je lui indique ma destination. J'ouvre la portière comme on procède avec le couvercle d'une boîte de conserve d'occasion. Il n'y plus de phares, plus de klaxon, plus de batterie. Le moteur ne doit jamais s'arrêter. Son maître mange et dort dans la bête. Les pignons du différentiel menacent la raie de mes fesses quand le pont arrière avale des trous. Le train avant parkinsonien fait trembler la carrosserie tellement cabossée qu'une sorte de brise semble souffler à en rider la surface. Nous nous engageons tous les trois sous un tunnel. Sa descente sous la ville redonne une certaine jeunesse à notre allure, mais tout a une fin, il faut bien revenir à la surface. La vitesse décroît, gagnée par la paralysie. D'autres voitures, supersoniques, nous doublent et nous maudissent.

Le jour revient, je reconnais la sortie du tunnel de la Mort, à Beyrouth. Il fallait s'en extraire à une vitesse folle pour éviter les tirs des miliciens. La paix est revenue mais les plaques d'égouts ne proviennent ni de Casablanca, de Cagliari

ou de Pont-à-Mousson. Elles y sont peut-être retournées, laissant ici dans la chaussée les yeux noirs des dessous de la Terre ou s'en sont allées fêter leur jumelage avec celles de Sarajevo où, le long d'un trottoir, au passage, je remarque des flaques écarlates sur les pavés, comme si on y avait laissé tomber des pots de peinture. Souvenir obstiné d'habitants abattus ici sous les balles des snipers. Comme ces enfants se rendant à l'école et dont leur assassin lointain attendait qu'ils marchent d'un même pas pour fracasser deux cuisses d'une seule balle.

Il n'y a pas très loin des faubourgs de Sarajevo à la haute ville de La Paz. Je dois me rendre à la basse, deux hauteurs de tour Eiffel en dessous. Par souci d'économie, mon chauffeur coupe le moteur et négocie tout au frein. À la vue de carcasses recroquevillées entre les rochers pour avoir franchi d'inexistantes glissières, je négocie à mon tour et propose un supplément de prix contre la remise en marche du moteur. Jusqu'aux abords du fleuve qui traverse Sao Paulo. Le tacot est pris dans un autre fleuve, en acier qui, du matin au soir, s'écoule lentement sur chacune des rives du premier, lequel connaît la désespérante paresse des embouteillages n'ayant, pour lui, jamais mieux mérité ce nom puisque des millions de bouteilles de tous calibres, descendent vers je ne sais quelle mer sous les crachats calibrés des gueules d'égouts.

Sous le laminoir de la patience il nous est crié et gesticulé le meilleur itinéraire pour mon hôtel d'Alger barricadé derrière de hautes grilles où je me constitue prisonnier de luxe. À l'entrée, des policiers glissent un détecteur sous la voiture pour vérifier qu'elle ne cache pas de bombe sous ses jupes...

Je sens que je vais être très en retard pour manger ce soir à Cayenne où m'attendent un instituteur et sa compagne de jour comme de nuit, une gamine qui n'en finit pas de

redoubler son CM2. Un crochet par Londres me fait rattraper le temps perdu, j'ai à peine le temps d'apercevoir un SDF enjambé par un homme en Rolls et gants blancs venant d'extraire du coffre un minuscule paquet-cadeau.

Mon chauffeur se tape le front sur son volant gainé d'une peau de serpent à motifs de panthère. Son regard noir ricoche dans le rétroviseur :

– Ce n'est pas possible...

– Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

– Vous n'y arriverez pas. À voir tous les gosses du monde entier. Libre à vous d'être dans le livre des records mais, en admettant qu'on vous y déniche, eh bien, l'année d'après, il y en a d'autres, des gosses. Bon, je crois que je vais vous laisser là, je vais dormir. Chez ma voiture. Vous savez, votre Albert Camus, il a dit une chose : « Si tout ce que vous dites, on le trouve naturel, qu'on se le dise. Mais, si ça vous révolte, faut agir. Et enfin, si on trouve ça incroyable, faut aller sur place. Comme ici, à Meknès, où je vous dépose sur la grande place. Regardez, ces deux petits gosses qu'on fait se battre en gants de boxe au milieu d'un cercle de curieux... Et vous me dites que vous êtes ici pour parler des droits de l'enfant ?

/46/

/47/



Sceptre de feutre noir à la main



Ces images furtives, accumulées pendant trente ans sur les chemins des écoles, des bibliothèques ou des centres culturels, hurlent dans ma mémoire, percutent mon dessein initial de fournisseur de sourires, de rires, d'imaginaire.

/43/

De ma fenêtre du logement de fonction de mes parents enseignants, au fil de mes bronchites, je m'interroge sur le destin des filles d'une école Jean-Jaurès (la mixité ne s'était pas encore immiscée). Elles jouent, chantent et rident. Je tremble de je ne sais quel destin qui les ferait sombrer. Je leur applique cette fragilité fatale que la guerre m'avait jetée au visage.

Je me sens aujourd'hui un peu ridicule de ces peurs d'avenir pour elles. Ces filles d'une dizaine d'années, devancières de mes lectrices, pour lesquelles je me faisais tant de mouron, il y en a tout de même eu de parfaitement heureuses, non ?

Comme celles qui m'arrivent ici, cinquante ans plus tard, le long de la plage aux dédicaces d'un Salon du livre.

Elles sourient, me bonjournent et, après un regard à gauche ou à droite, se confient.

Elles qui n'aimaient pas lire, elles qui, pour beaucoup, sont devenues à leur tour princesses des écoles, elles qui me doivent tant, selon elles.

Assis sur mon trône de plastique, sceptre de feutre noir à la main, je ne suis qu'à la hauteur de leur poitrine, elles se penchent de plus en plus vers moi pour être bien entendues. Certaines placent une main protectrice entre leurs seins et mon regard. D'autres s'en fichent éperdument, comme si j'étais une de leurs copines.

Ainsi, m'est confirmé que nous sommes au printemps par la blancheur des collines ou à la fin de l'été avec les derniers feux des crèmes brûlées sur des préalpes ou des ballons d'Alsace. Vue imprenable sur des paysages en mouvance et émouvance qui se déplacent vers le voyageur immobile que je suis.

/50/

Et qui n'est pas ce petit bonhomme tout de gris vêtu assis en face de moi au Salon du Livre de Genève derrière les piles de son œuvre résumée en un seul titre : *Comment réussir dans la vente ?* Aucune femme pour se pencher sur son berceau de papier. Aucun homme non plus. Rien. Rien que du gris.

Si ces géoravies humaines ne sont pas venues seules, leur chevalier servant, fiancé ou petit mari reste un peu en arrière, le regard perdu dans le brouhaha, un sourire au coin des lèvres. Pour lui, je ne puis être qu'inoffensif.

Parfois, une maman hoche la tête à chaque mot de sa fille, laquelle peut tout à coup se pencher davantage pour extraire de derrière la table une petite ou un petit qu'elle prend dans ses bras :

– Pouvez-vous lui dédicacer votre livre ? Bien sûr, ce sera pour plus tard. Vous ne vous souvenez pas de moi mais vous êtes venu dans mon école, j'étais en grande section de maternelle.

Et allons-y pour ce Ronan ou cette Léa !

Les jeunes hommes en audience à dédicaces n'ont pas ce charme intime. Leur sourire carré, leurs cheveux rasibus, leur vocabulaire de compagnon de chevauchée, me dressent le topo : Localisation. Fonction. Destinataire. CPCE2CM1. Bien, chef. Poignée de mains à invalider la poursuite des signatures. Et merci encore. C'est par là, la caisse ?

Allons, allons, le monde n'est pas aussi tranché. Je repense à ce bûcheron descendu de sa montagne, déboulant au Salon du Livre de Colmar, me lançant un farouche : «Vous me reconnaissez ? », m'avouant ensuite que je l'avais rencontré treize ans plus tôt, dans son CM2, assis à côté de Stéphanie. Je lui avais dédicacé une *Belle lisse poire*, fait un dessin, et il était là pour en avoir un autre, sur le même livre. Livre que sa vie d'homme rude ne lui avait pas arraché.

Et puis cet autre homme jeune, surgi de nulle part, dans d'autres salons, tirant année après année de son sac un de mes livres désormais introuvable, morceau de la vraie croix de sa passion religieuse et discrète pour mon travail.

/51/

Avant ou après la jeunesse dérivent vers moi les vieilles copines, les vieux copains inconnus des régiments scolaires de cette guerre de trente ans, les défricheurs de la littérature de jeunesse, les tout premiers découvreurs du prince. Souvent en groupe, ils se prennent à témoin : Tu te rappelles ? Ce qu'on a pu rire !

Une gamine triche avec la file d'attente. Elle veut juste un dessin avec mon nom sur un tout petit bout de papier arraché à une page de catalogue. Je retombe dans les ornières primales, dans ma peur de son avenir à elle.

Depuis la naissance de l'affection portée par mes lecteurs à mon personnage tordu, une angoissante question vrille mon bonheur : tous ces enfants au regard de source sont-ils encore en vie ?

Chaque fois qu'il s'en présente un, je crie en moi : « Ne meurs pas, surtout, ne meurs pas, cette signature, ce dessin de toi en trois coups de feutre, c'est pour toute ta vie. »

Mais personne ne peut fuir trente ans, à espérer passer entre les mailles du filet noir.

Une maman m'aborde, me dit que sa fille venait avec elle chaque année dans ce Salon du livre, me demandant toujours un nouvel autographe. Je n'ai aucune idée des visages changeants de cette lectrice :

– Elle est morte, monsieur Pef. Si je vous le dis, c'est que votre livre et vous, vous faites partie de la famille.

À l'ombre étendue par mes angoisses sur ce petit peuple provisoire, pour gagner du temps, j'oppose un refuge de papier, une sorte de no man's land dans lequel chapeau et château, voiture et toiture jouent leur homophonie aux dés.

Ah ! oui, cette jeune femme de tout à l'heure, il me semble bien que c'était tout près de Lyon, cet épisode.

Rincé par des autistes ayant préféré manger au restaurant avec moi plutôt que de partir en voyage scolaire. On m'expédie en fin d'après-midi pour Évian. J'y salue toute une colo de gamins électriques s'éclairant au feu de bois d'une veillée explosive avant de revenir sur Lyon où je tente de dormir dans une chambre voisine de celle où un représentant de commerce vomit à haute gorge son souper derrière la cloison de Placoplâtre. Mais de cette gamine de maternelle devenue maman, non, je ne vois rien réapparaître.

Le prince de Motordu ne choisit jamais ses itinéraires. Il répond toujours, autant que possible aux signaux envoyés. Il m'arrive souvent de l'accompagner, qu'il soit salué par un millier d'enfants scandant son nom au cœur du Salon du livre de Montréal, qu'il me fasse enchaîner les virages têtus d'une

route corse pour partager plaisir et charcuterie avec huit petits tordus d'une classe unique, ou qu'il m'ordonne de séparer des CM2 ayant déclenché une bagarre générale à propos d'une paire de lunettes défenestrée depuis le troisième étage d'une école de Montreuil.



De la musique avant toute rose



En 1995, il m'est proposé de créer un opéra pour jeune public. Le nom de Motordu est avancé. On l'appelle, il est libre, il accepte. Reste à écrire le livret. J'ai peu de temps devant moi et beaucoup le trac. Vous connaissez l'histoire :

C'est l'histoire d'un prince qui parle tordu. Il rencontre une institutrice qui détord son langage. Ils tombent amoureux, se marient. Mais l'épouse se met à son tour à tordre les mots :

– C'est tout ? Oui ! On vous écrira.

– Non, celui qui écrit, c'est moi.

Je me mets donc à remplumer l'histoire, à lui faire prendre un itinéraire plus pimenté grâce à l'introduction de personnages nouveaux, en l'occurrence une gomme, un crayon m'accompagnant sur scène puisque je prévois de tenir mon propre rôle afin d'intervenir dans le déroulement de l'opéra. De leur côté, Havek-Le-Temps et Kassrolfol mettent tout en œuvre pour empêcher le prince de se marier :

Havek : Sais-tu bien ce que c'est, le mariage ?... C'est voir ta femme faner comme pomme d'automne, c'est la laisser voir grossir ta bedaine d'avachi et perdre tes dents au fil des ans.

Kassrolfol : C'est attacher une femme devant sa cuisinière et son évier qui pue pour qu'elle te fasse trois fois par jour

des nouilles pas cuites, des radis qui piquent et du pain moisi.
C'est ça que tu veux ?

J'écris ces lignes contre ma nature naïve et souriante mais
Motordu finit par triompher de tous les obstacles.

Une formidable organisation d'éducation populaire
aujourd'hui disparue, l'Adem, basée à Nice, produit à cette
époque une œuvre lyrique par an. Trois mille enfants y sont
associés et quarante formateurs en musique sillonnent le
département. Ainsi ces milliers d'écoliers montent sur scène,
chantent, peuvent toucher une harpe ou un violon, peut-être
pour la seule et unique fois de leur vie, sous les yeux de leurs
familles assises sur les fauteuils rouges de l'Opéra de Nice ou
ceux du palais des Festivals, à Cannes. Mon sillon reprend
son labour, au même endroit dix ans plus tard puis jusqu'au
Brésil où Pascal Giordano, avec l'aide de l'Alliance française
de Campinas, remonte cet opéra dans des conditions de
précarité aussi motivantes que décourageantes. Comme
je ne parle pas la langue du pays, on me déniche un sosie.
Je peux m'entendre sans me comprendre et être applaudi
par interim.

L'adolescente qui tient le rôle de la princesse Dézécolle ne
parle pas français. Elle apprend le texte mot par mot, avant
de s'en retourner, elle et ses petits amis comédiens, dans les
favelas où les conditions de vie n'ont rien de princières.

Telles sont les limites de mes déplacements. J'arrive, je
donne, je repars... avec mon prince et ses mots tordus.

Ceux-ci en font-ils pour autant un poète itinérant, à l'image
des troubadours se déplaçant de chapeau en château ? Ce
serait trop d'honneur. Mon personnage ne fait pas que jouer,
il s'en méfie, des mots. Umberto Ecco voit dans les humoristes,
les « humoristes », précise-t-il, des êtres qui se méfient de la
fragilité du langage...

Pour ma part, bien que j'aime à collectionner les
dictionnaires anciens, ceux qui, avec le temps, permettent de
suivre l'évolution et le fatal vieillissement des mots, je l'ai dit et
je le répète, j'ai l'envie pressante de les envoyer prendre l'air.

Allez jouer ! Et qu'une maison devienne une saison ! Ça
fait tellement plaisir de découvrir sur sa route un hameau de
seulement quatre saisons. À l'autre bout de la plume, j'en
connais certaines, de ces saisons au désespoir affiché le long
de vieilles rues pour moi toutes neuves, des saisons qui sentent
l'hiver, la froide poussière du seuil, le givre de rouille des volets.
Mais qui hiberne ici, qui passe de l'automne des encaustiques
à la saison de tous les renoncements ?

Je sais aussi que ma terreur est éphémère, que ma route
peut me conduire à une autre saison, printanière, celle d'une
boulangère du Saguenay, Québec, dont l'occupante chante
en étendant son linge tout palpiteux de vent. Et moi, de lui
répondre, depuis la route, la main sur le cœur, lancé dans
une improvisation lyrique de série B applaudie par les Klaxons
d'invisibles oies sauvages.

Prince, que me fais-tu là ? Quelle dette inconnue me mène
en tous chemins ? Par quel signe du destin m'entraînes-tu, au-
dessus de Grenoble, sur une route en lacets pour parler à cette
femme en noir coupant à la faucille de l'herbe à lapins ? Pour
dire, entre deux banalités de rigueur sur le temps, que je suis
écrivain, que j'écris pour, dit rapidement, rêver. Pour m'entendre
répondre qu'elle, elle a fini, et depuis longtemps, de rêver. Pour
sentir se refermer les portes de ses saisons ou de ses maisons
perdues dans la noirceur d'un deuil de convenance.

Trois heures plus tard, invité au restaurant par trois ou quatre
bibliothécaires, leur cédant le passage d'un geste large,
j'entends l'une d'elles confier à sa collègue un « qu'est-ce-
qu'on va s'amuser ! » qui ne m'a jamais quitté.

Autres maisons autres saisons



et homme avait été rigide, sévère toute sa vie. Un jour, il s'alite et se prépare à mourir sans grand délai. *La belle lisse poire* se retrouve entre ses mains, et son fils me raconte la suite :

/59/

– Pour la première fois je l'ai entendu rire, vu reposer ce livre et le reprendre sans cesse. Quelque temps après, il nous quittait à jamais, votre histoire soudée à ses mains, un grand sourire sur les lèvres.

– C'est bien vous, monsieur Pef ? Excusez-moi, je voulais vous dire. Mon fils, eh ! bien, depuis qu'il était tout petit, il n'était pas là, excusez-moi encore si je pleure, c'est bête, là, devant vous. Oui, il n'était pas là, pas plus que malade, et les docteurs ne savaient pas pourquoi. Jusqu'au jour où il a découvert votre histoire, celle du prince tordu. C'était fini. Il est revenu parmi nous. Je tenais à vous dire merci et... vous embrasser.

Je me lève, je prends cette maman dans mes bras, mes lèvres glissent sur le salé de sa joue. Elle me fixe encore une fois, se détourne et disparaît dans la foule de ce Salon du livre...

Un petit bonhomme, dessiné par Sempé, m'apostrophe à la sortie d'une école. Il est tout en gris, du veston au pantalon en passant par le gilet. Il me fourre *La belle lisse poire* sous le nez :

– C'est vous qui avez écrit ça ?

– Il me semble qu'euh... oui...

– Eh bien, je ne vois pas ce que mon fils trouve de drôle là-dedans.

– Vous avez peut-être un exemplaire contrefait. Voyons voir... Asseyons-nous sur ce banc. On va lire ensemble.

Et il commence à haute voix :

– À n'en pas douter le prince de Motordu menait la belle vie. Il habitait un magnifique château...

– Tsss...tsss...tsss ! Ah non, monsieur, vous avez mal lu. Donnez-moi votre doigt, si vous permettez, et reprenons. Attention ! Il habitait quoi ? Un... un ma-gni-fi-que... cha... cha... ?

/60/

– Chapeau, s'écrie le petit homme soudain secoué par une décharge électrique de trois cent cinquante volts. Merde !

– Parfait, vous avez bien lu.

– Mais, mais alors ça voudrait dire que j'avais tout rectifié, automatiquement, de moi-même. Effectivement, c'est drôle, c'est très drôle.

– Excusez-moi, lui dis-je, la contrefaçon, sans vouloir vous vexer, c'était vous.

Je le laisse repartir, ce papa, main dans la main de son fiston, vers son destin de rectificateur de longue date certainement indispensable à l'exercice de sa profession.

Dans cette école, où on m'apprend que huit gamines sur les douze que compte cette classe de CM2 où je viens de passer une heure ont été violées, un coup de sifflet retentit. Tout au fond de la cour, un garçon nous tourne le dos. Sa position, dos voûté, bras disparaissant vers le bas de son ventre, ne souffre aucune équivoque. Il est bel et bien en train de pisser.

Tout à fait conscient que la foudre sonore lui était destinée, il nous rejoint, un large sourire aux lèvres et s'explique :

– Ben, je voulais juste vérifier que ce que disait Pef dans le dictionnaire des mots tordus, quand il donne la définition de la traîtresse d'école, si c'était vrai : « La traîtresse d'école vous surprend toujours au moment où vous ne l'attendez pas... »

Excusez-moi, on m'appelle au téléphone :

– Bonjour, monsieur, nous ne savons pas comment vous remercier. Voilà, bon, nous avons un fils. Avant, il était bègue. Chaque fois qu'il prenait la parole, cela déclenchait comme dans votre livre, l'hilarité générale. Un jour, il fait connaissance avec cette histoire et, un peu plus tard, sa maîtresse demande si quelqu'un, justement, en connaît une, d'histoire. Il lève le doigt et chacun prévoit, bien sûr, de se moquer de lui.

Et voilà que notre fils se met à réciter par cœur cette lisse poire, comme vous dites. Sans se tromper une seule fois. Depuis, il ne bégaye plus...

/61/

– Encore une question, dans la salle ? Oui, mademoiselle ?

– Bonjour. Je suis à mon tour devenue enseignante. Nous nous sommes rencontrés quand j'étais au CM2 et je voudrais savoir si vous avez toujours ce petit caillou que vous emmeniez pour nous rencontrer. Vous nous aviez dit qu'il était celui qui avait rencontré le plus d'enfants au monde. Vous nous aviez raconté que vous l'aviez perdu puis retrouvé, une nuit de neige, à Montréal, sous une voiture.

Caillou, petit caillou au prénom de Pierre, je t'ai finalement perdu. Sur quelle terre lointaine reposes-tu, toujours aussi lisse, à radoter qu'il survola le monde, oiseau minéral dans son nid de poche, astiqué à jamais de rires d'enfants.

Je viens d'écrire ces quelques mots en guise d'épithaphe. Je me relis, j'imprime, je constate que le désordre de mon atelier atteint une cote d'alerte maximale.

Un reste de conscience ménagère me fait pousser un livre ou deux, empiler des cahiers de brouillons à l'ancienne et déplacer un petit panier rempli de plaques de vélo aux noms de rêves disparus : Alcyon, Griffon, Filos, Delangle. Parmi elles, mon... mon caillou, œil noir dans les courbes de laiton, revenu à la surface, toujours aussi noir, aussi lisse, aussi fraternel, ami paumé de ma paume étonnée et passager clandestin de mes prochains voyages.

1947 est déjà bien loin. D'étranges tableaux électroniques commencent à détrôner les vieux tableaux noirs puis verts. Les enfants ne disent plus « ben... », mais « en fait. » et cachent des téléphones portables dans le cartable.

Toujours dans un Salon du livre, celui de Montreuil, un enseignant me demande de passer le voir sur son stand dès que j'aurai cinq minutes de libres. Sa classe vient de remporter, à Niort, précise-t-il, un concours de vidéo scolaire.

Je le rejoins. Il glisse une cassette dans un magnétoscope et le film démarre. Il s'agit d'une adaptation de *La belle lisse poire*. Au fil de l'action, un détail me saute aux yeux. Trois fois rien. Fin de la projection. Je félicite puis je me lance :

– Dites-moi, ce film a vraiment été tourné à Niort ?

– Pas du tout, s'exclame l'heureux primé. Ce concours était dû à l'initiative de la compagnie d'assurances des instits automobilistes, dont, précisément, le siège est à Niort.

J'insiste :

– Où, alors ?

– Ça ne vous dirait rien. Vous ne pouvez pas connaître toutes les écoles de France.

– Dites toujours !

– Bon, puisque vous y tenez, elle se trouve dans un petit village, un tout petit village des Yvelines.

– Vieille-Église, peut-être ?

– Mais comment avez-vous pu deviner ?

– Oh, presque rien, juste quelques briques, un rebord de fenêtre grise. J'ai vécu un an dans cette école.

À la surprise de cet enseignant succèdent une invitation puis une rencontre avec les enfants et leurs parents. Au moment rituel des gâteaux secs trempés dans le kir, je demande à consulter le cahier des effectifs année par année, encore recouvert du papier bleu de la laïque. J'y retrouve, pour 1947, les noms et prénoms de mon frère et de moi, soigneusement alignés à l'encre violette du porte-plume de ma princesse des écoles à moi. Ma maman.

Fin